

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Oscar de CHASTONAY

Chronique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1917, tome 16, p. 90-93

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Chronique

Juin 5. — « Dans l'histoire des peuples, presque toujours, annonçant un grand événement, il y a de longs silences. C'est le calme qui pèse, lourdement, avant l'orage. » (Tacite).

Ainsi dans notre République, de longues périodes de calme précèdent les jours importants, qui heureusement, chez nous ne sont pas toujours des jours d'orage.

Juin 21. — Enfin, voici la Saint Louis !

Dès l'aurore, la fête commence, notre fête, à nous tous, « escholiers ». Oriflammes de joie claquant au vent, fanfares d'enthousiasme déchirant les airs, et, dans l'église, où brûlent des flambeaux, se balancent au souffle de la piété, des guirlandes liliales de nos âmes, toutes blanches.

Au pied des autels s'agenouillent les convives. Leurs visages nimbés par la lumière irisée des vitraux, sont levés, attentifs, vers quelque spectacle de l'Au-delà. Ils écoutent. De la chaire sacrée, les paroles tombent, tels les pétales des fleurs, et se posent sur eux, dans l'air vibrant aux musiques de Foi et d'Amour. Et c'est la Communion. Heure sainte de silence mystique. L'on entend le vol des âmes vers l'autel, et les convives inondés de bonheur, sortent d'un pas « comme étouffé de ouate ».

Dehors, c'est le soleil et l'harmonie. La fête va continuer :

Dîners, discours, souhaits, fanfares, bravos, chants et musiques. Des jeux, des cris, puis une belle promenade, et pour les « Fanfarons », des glaces succulentes, à l'Hôtel des Bains, et des bonbons, présentés par de fines mains blanches et délicieuses pour l'embouchure. Et puis, en Crie, distribution de vin, de pain frais, de fromage, — sans qu'il soit nécessaire de présenter sa carte — et les gambades dans les prés : la joie, la gaieté, le bonheur, tout ce qui réjouit le cœur de l'homme. Merci !!!

Juin 22. — Ouf !.. On se trouve un peu drôle aujourd'hui. On dirait... le tournoiement... tu sais... quand on descend du carrousel.

Juin 25. — Le général Pau ! Nous l'évoquions en rêve, et nous l'aimions dans notre admiration.

Il est venu et nous l'avons fêté. Il a voulu passer la revue de notre petite armée, entendre nos chants et notre « Marseillaise » ; il nous a dit chaudement, en « un beau sermon » dont il s'est excusé, ce que nous avons à faire et à devenir. Il a passé,

joyeux, dans nos rangs, embrassé les petits, coiffé de sa casquette glorieuse les plus vaillants.

Il est parti, le général. Mais, où il a passé, il a laissé comme un parfum discret d'héroïsme. Nous l'avons gardé au milieu de nous par le souvenir.... et la photographie.

Juin 26. — Et, sans crier gare, nous partons aujourd'hui pour la montagne. J'aime ces prompts décisions.... même arrosées d'une bonne averse.

Sur le gazon qui s'émaille de fleurs, sous les pins dentelés où se promènent les odeurs capricantes de l'Alpe, tout près du bon Dieu, tout là-haut, dans l'air vif où le vent qui passe en riant raconte des histoires, l'on s'amuse sans toi, vieux soleil, qui t'es mis sottement en grève.

Juillet 1^{er}. — Encore quinze jours ! Si je veux avoir un prix, c'est le moment de se mettre à travailler.

Juillet 7. — Bonne fête, M. le Directeur !

Nous n'aimons pas les longs discours — non, M. Ackermann ! Nous dirons donc simplement que nous voulons être sages, désormais, beaucoup plus que nous... que... qu'il... Enfin, voulez-vous dîner avec nous ?

Juillet 8. — Après de longs jours de secrète préparation notre magistral imprésario monte sur les tréteaux, et annonce : « Servir », de Lavedan, — « La Poudre aux yeux » de Labiche... Entre les deux, une pause... Après, la gloire.

Au théâtre : l'on dit de belles choses écrites par des gens qui portent l'habit vert ; des phrases qui sonnent haut, en style à coups de sabre, et que le parterre applaudit, comme si la patrie n'était pas un vain mot. Au sortir, l'on voit des visages curieux, qui vous regardent — Eulin, Ratinois, Malingear — et vous sourient : ce qui échatouille très agréablement.

Et après ? Après, il reste la gloire, Messieurs ! Nos artistes du collège se sont surpassés. Des stoïques ont pleuré.

Juillet 10-11. — Maturités orales ! Les bacheliers, jaunes comme des citrons bien mûrs, la tête droite pour se donner des airs, les yeux tout charbonnés de n'avoir pas dormi, vacillants, par files de deux, s'en vont au troisième réciter, vieux gramophones invalides, quelque morceau mal appris de Pascal ou de Saint Thomas.

Quand ils sortent, pâles d'émotion contenue, on leur demande : Combien ? — Six.

Et toi ? — Deux.

Au théâtre :



UNE SCÈNE DE „ SERVIR,, DE LAVEDAN



UNE SCÈNE DE „ LA POUDRE AUX YEUX " DE LABICHE

L'un est radieux, l'autre atterré.

Le lendemain, après une grasse matinée, les maturistes, tristes comme des rentiers, ne savent comment tuer leur ennui ! Vanitas !....

Juillet 14. — Ouvrez la ruche : l'essaim bourdonne. Et patatras ! Les malles dégringolent les vieux escaliers, laissant, dans les dortoirs, de grandes places vides où dorment les poussières. Incommensurable brouhaha !

Les plus lestes, en bas, attendent, assis sur les paniers, l'heure de la dernière promenade — qui n'a rien de mélancolique, celle-là, car, tout au bout, bien rond, c'est un tonneau de bière.

Juillet 15. — « C'est l'heure de la délivrance !
C'est l'heure de la liberté,
Qui sonne dans l'éternité !!! »

Aujourd'hui, c'est la fin. Sur le front des bataillons, l'état-major remet les récompenses : Citations, décorations, grand-croix, médailles, dix-huit légions d'honneur. Ce sont les prix : progrès, calligraphie, gymnastique. Pas de prix de vertu : il en faudrait pour tous.

Dans le jardin des Bibliothèques, les heureux lauréats vont cueillir les fruits de leur labeur : magnifiques volumes de Ma-e, dorés sur tranches et reliés en percaline... Les veinards ! Pour le cortège, il en est qui empruntent un volume et le portent sous le bras, en évidence :

de la poudre aux yeux — Vlan !!!

Dans quelques heures c'est le grand vide et l'Abbaye, refroidie, s'étonne du silence qui règne, incessant.

Voici ce qu'on raconte :

Le soir venait. L'Abbé, le père de la grande famille, avait accompagné ses enfants jusqu'à la porte, s'essayant à sourire, afin qu'ils fussent gais en entrant en vacances. Il retint là les ---s, ceux qui ne devaient plus revenir. Prenant leurs mains, il les regarda, longuement, une dernière fois.

Ils s'en allèrent. Du seuil, il les suivit des yeux, jusqu'au détour de la rue. Il pensait :

« Les voilà ! Ils sont dix-huit qui s'en vont, marchant droit et ferme. Hélas ! au premier contour, n'en est-il point déjà qui tomberont ? »

Puis il traça, de sa main, un grand geste, et, se retournant, silencieux, ferma la lourde porte.

Loin, dans la ville, par-dessus les murailles, on entendait — ah ! ah ! ah ! — les rires sonores des jeunes affranchis.

LES VACANCES

La pleine lumière, la liberté, les jeux ; des promenades, des caresses, des fruits et le sommeil « délie-souci », le doux repos dans lequel on s'enlise, et puis, très agréable, le souvenir des pensums et des angoisses et des heures tristes derrière les grands murs moussus de la geôle, des heures qui sont loin, maintenant, dans le Passé ; et encore, par-dessus tout, le charme de perdre son temps.

C'est le Présent. Plus de regrets, plus de soucis. C'est la bonne vie.

Oui ! Mais...

— Mais quoi ? — L'avenir ?

— L'avenir est à Dieu...

Oscar de CHASTONAY.